

“À l’ombre de Cerlogne” - 4 octobre 2007

Variété et uniformité phonétique et lexicologique dans les noms d’animaux : quelques révélations sur une certaine vision du monde animal

Christiane Dunoyer

Ce soir, je présenterai les résultats des recherches menées dans le cadre de mon mémoire de maîtrise préparé en 1994-1995 à l’Université de Chambéry, le tout revu à la lumière de mes études d’ethnologie que j’ai entamées depuis. C’est la première fois que l’occasion m’est donnée de me repencher sur les résultats de cette enquête et j’en remercie le Centre d’Études Francoprovençales de Saint-Nicolas qui m’a invitée à cette soirée.

L’enquête sur laquelle se basait mon mémoire consistait dans le repérage et l’étude des dénominations animales en francoprovençal, dans les différentes variantes locales de 17 communes valdôtaines (différentes des points d’enquête de l’APV), avec 54 informateurs enregistrés (sans compter les informateurs secondaires) et plus de 1 600 km parcourus en moins de trois mois.

Il s’agissait d’un échantillon de 100 animaux, à partir des animaux domestiques jusqu’aux principaux exemplaires des différentes familles de la faune sauvage.

Au cœur de mon étude, il y avait la volonté d’apporter quelques réponses à cette interrogation qui me taraudait sur l’uniformité et la variété francoprovençales, aussi bien sur le plan phonétique que sur le plan lexical.

Et dès ses débuts, l’enquête m’a placée au cœur de cette opposition, car j’ai constaté tout de suite qu’il y avait des noms qui variaient très peu et des noms qui variaient énormément.

Certains noms présentaient partout le même radical et ne présentaient que de très légères variations phonétiques (vache, veau, agneau, cheval, chienne, bouc, bœuf, brebis, lièvre et perdrix).

Inversement, d’autres noms présentaient le plus grand nombre de radicaux et plusieurs variantes phonétiques pour chaque forme (sauterelle, hibou, ver luisant, forficule, punaise des arbres, hanneton, chenille, coccinelle, cochon).

Ce soir, j’aimerais utiliser quelques données de mon enquête pour placer l’accent sur ce que certaines de ces dénominations animales nous disent de la société traditionnelle valdôtaine au sein de laquelle le francoprovençal a évolué.

LES POINTS D'ENQUÊTE



Les points d'enquête de l'APV :

AR - Arnad
 AY - Ayas
 CH - Champorcher
 CO - Cogne
 EM - Émarèse
 FE - Fénis
 GA - Gaby
 LS - La Salle
 LT - La Thuile
 OY - Oyace
 QU - Quart
 RH - Rhêmes-Saint-Georges
 SA - Sarre
 SO - Saint-Oyen
 VS - Valsavarenche
 VT - Valtournenche

Nos points d'enquête :

AR - Arnad
 AV - Avise
 BR - Brusson
 CH - Champorcher
 CM - Chamois
 CO - Cogne
 CP - Champdepraz
 CT - Châtillon
 FE - Fénis
 FO - Fontainemore
 GI - Gignod
 JO - Jovençon
 PS - Pré-Saint-Didier
 SC - Saint-Christophe
 VE - Verrayes
 VG - Valgrisenche
 VL - Villeneuve

LA SOLIDITÉ D'UNE TRADITION D'ÉLEVAGE

Le foisonnement des noms relatifs à certains animaux domestiques, classés et définis par âge, fonction reproductive, fonction productive, tempérament, comportement, caractéristiques morphologiques, est la preuve la plus éclairante de l'importance d'une certaine tradition d'élevage.

Commençons par les bovins : s'il y a trois noms différents pour désigner l'âge du bœuf (*vé, boriet, bou*), il y a quatre noms pour désigner celui de la vache (*véla, modzon, modze, vatse*). Quant à l'aspect physique, la désignation de la robe occupe une place importante (*tsatagnaye*, pour la vache brune, *baousan-aye*, pour la vache rouge (ou brune) à la tête blanche, *gayolaye*, pour la vache bigarrée, *botsar-daye, couedzaye, motelaye, étèilaye*, selon le type de maculation caractérisant la robe, etc. Cependant, la morphologie de la vache présente aussi plusieurs dénominations : *bracotta*, pour la vache robuste et ramassée, *boursalua*, pour la vache maigre, à la croupe mince et au ventre plat, etc.

En outre il y a les dénominations relatives aux fonctions de la vache ou à son état. Dans de nombreuses localités, nous avons trouvé un nom qui désigne la vache précoce, gravide à l'âge de deux ans (au lieu qu'à trois ans). Les termes qui désignent cette vache dérivent de deux mots latins : de l'adjectif *anniculus* (relatif à l'année) nous avons le terme *annolyon* pour désigner le génisson de l'année et *annoilliere* pour désigner la vache qui n'a pas produit dans l'année et donc par extension la vache stérile, et du mot *stirps* (avec un -e- prosthétique), à travers le verbe dérivé, qui signifie engendrer, nous avons le terme *éterpa*.

La vache qu'on gardait à la maison pour avoir du lait frais, quand on envoyait le troupeau à l'alpage a aussi un nom précis : *méson-ée*, dénomination qui se réfère à la notion de maison, *tsotaéla*, dénomination qui se réfère à la notion d'été, et *seupiye*, dénomination qui exalte le rôle nourricier de cette vache, le lait étant la base de l'alimentation.

Enfin, il reste à mentionner la vache sans lait (*agotta* et *toura*) et la vache qui ne produit pas pendant l'année (*vèiziva, toura* et *manzère*). Ces deux caractéristiques nous éclairent sur un trait important de cette civilisation alpine : les fonctions reproductives et lactifères étant considérées comme typiquement féminines, en leur absence, la vache se voit affubler des attributs masculins, à savoir des dénominations dérivées de *taurum* (*toura*) et de *mandius* (*manzère*).

La brebis et la chèvre, beaucoup plus importantes que de nos jours, dans le cadre de l'élevage traditionnel, avant la radicalisation de l'élevage bovin qui a caractérisé le XX^e siècle, ont aussi attiré l'attention du locuteur francoprovençal. Dans le cas de ces deux animaux, on a aussi la distinction entre le petit, le jeune et l'adulte. Dans certaines localités, par analogie avec la distinction *modzon / modze*, on retrouve la distinction *beumon / buma* et *noillon / noéla*. Si ce dernier dérive de l'adjectif latin

novellus, le premier mérite un peu d'attention. En effet, l'adjectif substantivé latin *bimus* (de *bis* et de *hiems*, deux ans) ne nous paraît pas avoir été retenu dans d'autres langues romanes, hormis le francoprovençal (dans lequel, selon les variantes locales, il signifie « taureau de deux ans, génisse, chèvre de deux ans, chevreau femelle, jeune brebis ayant fait son agneau ». (FEW, I, p. 369b).

En ce qui concerne le nom de la brebis adulte, *fèya*, il s'agit là aussi d'une dénomination fortement originale dans le domaine des langues romanes : dérivée de l'adjectif latin substantivé *feta* (de l'expression de Virgile *ovis feta*, brebis pleine), elle est devenue le seul mot francoprovençal pour désigner cet animal, et de surcroît présent uniformément sur tout le territoire.

Un dernier exemple portant sur la richesse des dénominations dans le domaine de l'élevage nous est donné du côté de la basse-cour : le francoprovençal introduit une nuance entre la poule qui est en train de couvrir les œufs (*couvéye*) et la poule qui a déjà ses poussins (*croche*) (dans cinq localités sur les dix-sept enquêtées, la distinction paraît très évidente). Ces deux noms d'origine latine, qui coexistent l'un à côté de l'autre avec un sens légèrement différent, maintiennent la nuance étymologique qu'ont gommée les deux mots français et italien correspondants, par exemple (*couveuse* et *chioccia*). Le premier en effet dérive du verbe *cubare* (être couché) et le second du verbe *clociare* (<*glocire*), glousser. (Il peut être intéressant de remarquer que le latin ne dispose d'aucun nom spécifique pour désigner la couveuse. Il a donc recours à la périphrase “*gallina quæ ovis incubat*”).

UN RAPPORT ÉTROIT AVEC LA NATURE LOCALE

Évidemment, la relation avec le milieu naturel et son observation ne sont pas une prérogative valdôtaine ou francoprovençale, mais plutôt une caractéristique de toutes les sociétés traditionnelles, qui ont dû s'adapter à un certain territoire et en tirer profit pour qu'il devienne leur habitat. Seulement, comme la nature varie d'une région à l'autre, le regard sur celle-ci change avec les peuples, et avec les époques, produisant des faits langagiers et des faits sociaux singuliers.

Certaines dénominations animales francoprovençales traduisent en effet bien, de par leur caractère unique, une relation typique à la langue et au territoire sur lequel cette langue est parlée.

Le nom *mochet* pour l'épervier caractérise assez profondément le domaine francoprovençal : en dehors du Val d'Aoste, nous citons *mochet* en Savoie (Désormaux) et *motset* en Suisse Romande, mais aucune trace de ce radical dans les vallées francoprovençales du Piémont. Cette forme francoprovençale (que l'on retrouve dans l'ancien français *mouchet*) est un diminutif du nom latin *musca*, à cause des mouchetures claires qui caractérisent une partie du plumage de cet oiseau.

Pour la salamandre, le francoprovençal n'a pas retenu le mot savant d'origine grecque des langues voisines, mais deux mots riches de sens, accessibles aux locuteurs : *provan-a* et *tatoéla*. Le premier dérive de l'adjectif latin *pluvius* (enrichi de la suffixation *-anus*), suite à la constatation du lien entre le temps humide et la sortie des salamandres. Quant au deuxième, beaucoup moins répandu, est à mettre en relation avec la croyance selon laquelle ces batraciens étaient aveugles, condamnés donc à avancer à tâtons.

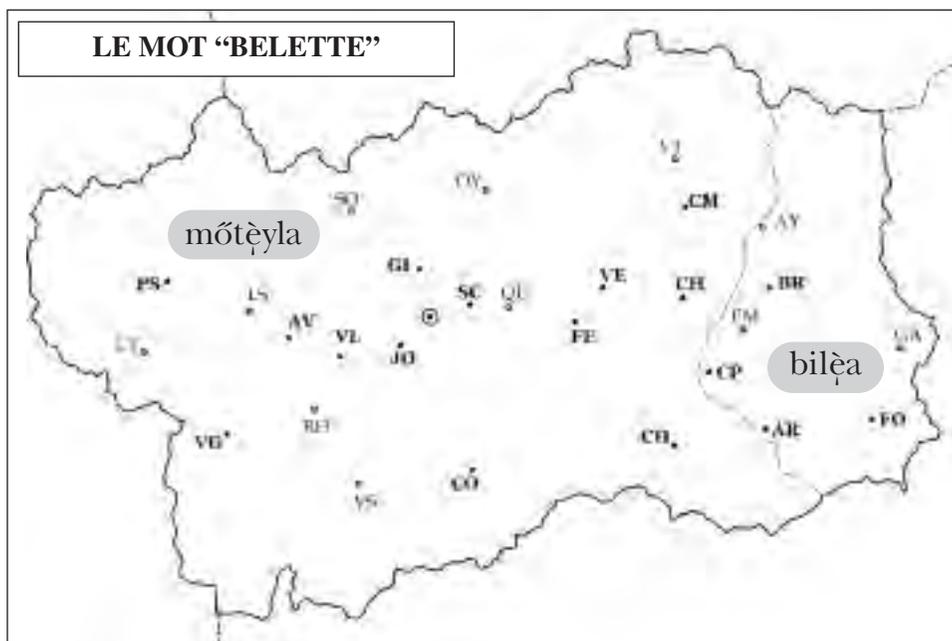
Enfin, un autre exemple de l'esprit créatif du francoprovençal nous est donné par la dénomination de la chauve-souris. En francoprovençal, comme en français et en castillan, il s'agit d'un nom composé : à la base il y a toujours la notion de souris, combinée avec l'idée qu'elle est aveugle (*murciegalo* et *ratonciego* en castillan), qu'elle est nocturne ou sans poil (les expressions latines *cava sorix* ou *calva sorix*, ont donné le mot français chauve-souris) ou encore qu'elle est ailée et qu'elle vole (*ratte voladzo* en francoprovençal), ce qui constitue autant de points de vue sur le même petit mammifère.

Nous avons par ailleurs pu remarquer que le francoprovençal constitue un système langagier concret, basé sur l'usage et sur l'observation, ne coïncidant pas toujours avec les listes systématiques de noms relevant de la taxinomie. Il en est ainsi de la dichotomie martre-fouine ou hermine-belette.

Ayant de grandes affinités, la martre et la fouine sont souvent confondues, d'autant plus que ces deux mustélidés vivent à l'écart des hommes et ont des habitudes nocturnes. Il s'agit de deux petits prédateurs ayant un aspect physique des plus semblables, si ce n'est pour une nuance de la couleur du pelage au niveau de la poitrine. L'homme les confond facilement et n'est pas motivé à les distinguer nettement. Or, si l'on trouve deux noms sur l'ensemble du territoire, ceux-ci ne distinguent pas tellement les deux bestioles, mais ils se découpent plutôt selon les zones de parlers. C'est ainsi que dans la basse vallée domine le mot qui descend du latin *fagina meles* (martre du hêtre, *fagus*), qui a donné le mot fouine en français, tandis que dans la haute vallée on rencontre le mot d'origine germanique (**marthor*), qui a donné martre en français. Enfin, dans certaines localités coexistent les deux noms, mais il est difficile d'établir s'il s'agit d'une contamination moderne d'origine savante ou d'une ancienne distinction.

L'alternance entre les formes *peundzon / colon*, pour désigner le pigeon, repropose un peu le même cas de figure.

Quant à la distinction entre l'hermine et la belette, elle a été gommée par le francoprovençal qui ne propose qu'un seul mot, quoique variable selon les zones de parlers. Si le type *motèila*, répandu dans la haute vallée dérive du latin *mustella* (*mosteile* en ancien français) constitue un peu un unicum dans le panorama des langues romanes, le mot *bilera* (avec ses variantes), répandu dans la basse vallée, reproduit cette notion de grâce et de beauté présente dans le mot français (belette,



diminutif de belle), dans le mot allemand (*schöntierle*, jolie bestiole), dans le mot anglais (*fairy*, de *fair*, gentil, gracieux) ou encore dans le mot italien (*donnola*, petite dame), en quelque sorte une *captatio benevolentiae* adressée à une bestiole fortement redoutée, dont il fallait bannir la connotation négative contenue dans le nom latin, jusque là retenu officiel.

Les serpents aussi, de par la peur qu’ils suscitent et le danger qu’ils représentent, ne font pas l’objet d’un grand foisonnement linguistique. Le nom utilisé dans la plupart des localités valdôtaines dérive du mot latin *boa*, qui désigne le serpent boa, mais aussi la couleuvre d’eau (Pline : « *bova serpens est aquatilis* », in BATTISTI C. et ALESSIO G., *Dizionario Etimologico Italiano*, ed Barbera, Firenze, 1975). Ce sens secondaire s’est perdu dans les autres langues romanes, alors qu’il a été conservé en francoprovençal, mais d’après nos recherches uniquement au Val d’Aoste, à l’exception de Campiglia (ALEPO, II, p. 108).

Enfin, il serait important de retenir le caractère fortement imagé du francoprovençal, qui par le biais de nombreuses expressions idiomatiques ayant trait au monde animalier laisse percevoir un système langagier empreint de couleur, notamment dans les périphrases témoignant de la verve et de l’ironie de ces locuteurs.

Quelques exemples nous suffiront à illustrer ce point : crier très fort, comme un putois, c’est *querié comme euna lyi*, à Jovençon. *Travaillé comme eun boriet*, à Cogne, signifie travailler dur. *Seuité comme un lioufà*, à Pré-Saint-Didier, c’est sauter avec une grande agilité.

Pour renforcer certains adjectifs, les comparaisons avec certains animaux sont très efficaces. La maigreur suggère de nombreux rapprochements : *lévet comme euna pidze*, (léger comme une puce) à Châtillon, *lédo c'm'en tsun*, à Arnad, (efflanqué comme un chien), *sèque comme eun pecca bouque*, etc. Au contraire, de quelqu'un qui a trop mangé, on dit *pièn com'en bot*, à Chamois, plein comme un crapaud, à cause de sa tendance à gonfler sa poitrine.

D'un homme élégant, fier de sa mise, on dit *drèt comme eun pieuc*, à Avise, le pic étant connu pour sa position très droite sur le tronc des arbres, alors qu'un homme ébouriffé est dit *ehtareuffâ m'un doass*, à Brusson (ébouriffé comme un hibou).

D'après la croyance selon laquelle certains oiseaux devenaient très vieux, sont nés des expressions telles que *viou comme en corba*, à Verrayes, ou encore *vièi comme lo couco*, à Châtillon.

Pour adoucir certaines expressions adressées aux enfants, on a également recours au monde animal. Le crapaud, pourtant souvent perçu comme repoussant, n'est plus investi de ce caractère négatif dans certaines expressions où se mélangent l'affection et la réprimande : *gramo bot* (mauvais crapaud), *croè crapò*, *crapoteun*, à Valgrisenche, avec, pour cet emploi, l'utilisation du mot français, à côté du terme patois. À Cogne, on dit *petchou meuset* (souriceau) à un enfant mignon et malingre, tandis que quand les enfants sont cois après une réprimande, on dit qu'ils sont *quei comme euna ratta*.

Les couleurs suggèrent aussi des rapprochements intéressants : on ne mentionnera que le cas hautement emblématique du grillon. Petit insecte noir, le grillon est dit *lo prire* à Champorcher (le curé) et *lo magneun* à Verrayes (le rétameur).

Pour conclure cette partie, je voudrais encore rappeler que les comparaisons avec le monde animal permettent aussi de définir des comportements significatifs de la vie des hommes (*de vatse veni vé*, reculer de vache à veau, redevenir enfant), voire d'illustrer les grands étapes de la vie, comme le mariage (*allé se betté entre la gordze dou li*, aller dans la gorge du loup, à Arnad, signifie se marier) ou la mort (*fée lo dzouà de la ratta*, faire le jeu de la souris, à Cogne, signifie périr misérablement. *Allé vardé le zelenne a l'enquerà*, aller garder les poules au curé, à Champorcher, signifie mourir).

L'ÉVOLUTION AU FIL DU TEMPS

La variété des formes sur les plans phonétique et lexical constitue une preuve assez éclairante des nombreuses évolutions et transformations subies par ce système langagier et donc par la société des locuteurs francoprovençaux : sur le plan linguistique nous n'avons qu'une perception très mince de ce phénomène à cause

de l'exiguité du corpus (étant donné la rareté des documents écrits, il est nécessaire de se cantonner à l'analyse des documents oraux de l'époque contemporaine). Néanmoins, la perspective synchronique, visant l'analyse des différentes pratiques langagières sur l'ensemble du domaine francoprovençal, nous offre un aperçu des stratifications s.ur l'axe diachronique, à savoir dès que l'on rencontre des formes différentes il est loisible de tenter d'établir une temporalité entre celles-ci et éventuellement une hypothèse de diffusion.

Quelques exemples nous permettront d'illustrer la question.

La dénomination du mouton présente l'alternance entre deux radicaux : le mot gaulois *molt* a été préféré (probablement par l'influence du français) aux vieilles formes issues de la racine **berr*, qui a donné en latin le mot *vervex* (= mouton), et notamment la variante *berbecem* (lat.pop. : *berbicem* > *brebis*), qu'on retrouve à Brusson, Fontainemore et Fénis. Ces dernières formes sont d'ailleurs utilisées de moins en moins pour d'évidentes raisons d'uniformisation du langage, à cause des mouvements de populations de plus en plus importants sur le territoire valdôtain.

La dénomination de l'écureuil (*verdzas*, avec ses variantes) est l'une des formes lexicales les plus représentatives de l'unité du domaine francoprovençal. D'origine latine (*viverra* = furet, Pline, *in Histoire Naturelle*), ce mot se retrouve dans la plupart des langues indo-européennes (breton, serbe, persan), mais en Europe occidentale n'a été conservé que dans le francoprovençal, alors que la plupart des langues ont adopté par la voie savante le mot d'origine grecque, *skiouros* (*sciurus* en latin a donné par exemple *scoiattolo* en italien, *écureuil* en français, *squirrel* en anglais).

En outre, une ultérieure contribution nous vient de la toponomastique.

C'est le cas du mot renard. Au vieux mot d'origine latine, dérivé du mot *vulpis* (en ancien français *goupil*), s'est superposé le mot germanique *Reginhart*, qui a donné renard en français et certaines variantes francoprovençales. Cependant, si en français la vieille forme a disparu, elle a survécu en francoprovençal, dans la zone la plus conservatrice, à côté de la forme la plus moderne. Il existe d'ailleurs des preuves que le mot latin était d'usage aussi dans l'autre moitié de la vallée : ce sont les toponymes du genre Vulpillière à Oyace, Vulpilliéry à Bosses et l'alpe du Vorbé à Doues.

Enfin, la dénomination de la marmotte. Le mot patois, qui dérive du latin *mus montanus*, comme en italien, français, allemand et anglais, aurait remplacé radicalement le mot autochtone (**varire*), dont il n'est resté que le diminutif, qui désigne le petit de la marmotte (*vayon*). La toponymie nous offre un témoignage précieux de ce mot disparu, avec l'alpe de Varire, à Ollomont, ou la tête de Varire à Cogne, dans le vallon de Grauson. Malheureusement, l'origine de ce mot si rare est inconnue pour le moment (FEW XXI, p.217a).

LES FORMES DE “VERDZA” EN FRANCOPROVENÇAL



L'évolution des perceptions sur les animaux est un autre exemple de cette évolution linguistique qui a caractérisé le francoprovençal, comme toute autre langue vivante. Des changements épiques caractérisant parfois toute l'Europe occidentale ont fait subir des changements radicaux au langage, y compris sur le plan lexical : nous avons vu précédemment le cas de la belette, ce qui nous amène maintenant à introduire une autre thématique très importante dans la vision du monde animal, à savoir celle de la peur et de la superstition.

S'il est parfois difficile pour l'ethnologue de faire exprimer le ressenti caractérisant les différents animaux faisant partie de l'environnement quotidien, la peur est un si bon catalyseur que tout animal pouvant représenter un danger quelconque est raconté et en partie exorcisé dans de nombreuses expressions linguistiques.

Parmi les animaux les plus redoutés, il faut mentionner les vipères et les serpents en général. Les taureaux emballés, les moutons et les boucs représentaient aussi de grands dangers. Autrefois, on apprenait aux enfants à redouter les aigles, les lynx, les loups et à ne pas trop s'éloigner de la maison à la tombée de la nuit. À côté des dangers réels, de nombreuses croyances superstitieuses habitent l'imaginaire. C'est ainsi qu'on disait qu'en cas de morsure d'une vipère, si l'on voulait s'en sortir, il ne fallait surtout pas tuer le reptile, ni répandre la nouvelle. La salamandre était considérée également comme très dangereuse : on disait qu'elle urinait dans les yeux de ceux qui s'en approchaient ou bien qu'elle mordait. Dans ce cas, pour guérir, il fallait trouver autant de remèdes qu'elle avait des taches. De la belette, on disait qu'elle était capable de tuer une chèvre ou même une vache, tout simplement en lui mordant le pis. On racontait aussi que si elle lapait le lait dans un seau pendant la traite, le lait allait se teindre de vert.

Enfin, il est des animaux qui portent malheur, comme le renard, la chouette, le chat huant, le corbeau (ils sont noirs, comme dans le cas du corbeau, ou bien ils ont des habitudes nocturnes, comme les précédents, en tout cas, la symbolique du noir et des ténèbres revêt une importance capitale dans l'appréhension du monde animal) et des animaux qui portent bonheur, comme l'hirondelle, le coucou, le grillon ou la coccinelle.

Or, ces croyances correspondent à une société traditionnelle qui a subi une profonde mutation à partir de quelques décennies : ce qu'on peut constater de nos jours, c'est une stratification des perceptions concernant le monde animal.

Par exemple, la marmotte en francoprovençal valdôtain est souvent associée à l'idée de paresse, à son côté léthargie, alors que la globalisation du savoir et des sensibilités, nous a porté une vision différente.

On peut donc conclure qu'il y a eu assurément un appauvrissement des perceptions autour du monde animal, dû à l'éloignement du monde de la nature et parfois un détournement. Si de nos jours, par exemple, la notion de saleté est

